

Sur Edward Saïd



© ERIC MULET/AGENCE VU

1. Edward Saïd, *L'Orientalisme*, Seuil, 1980, p. 146.

Edward Saïd,
Paris, 1996.

Edward Saïd
à l'âge de six ans
avec sa sœur, tous
deux costumés
en Palestiniens.
1941.



D.R.

Par **François Pouillon**

Bientôt trente ans que je travaille avec Edward Saïd. Avec et non pas sur, parce que je dois avouer que je ne suis jamais venu à bout d'*Orientalism* (1978), ce monolithe conçu au cours d'une année sabbatique dans le sanctuaire de l'Université de Stanford en Californie, tant est forte l'irritation de voir tant de talent, de culture et de sensibilité mis au service d'une thèse univoque et simpliste, de celles dont Bourdieu disait qu'elles n'étaient « même pas fausses ».

« Dire simplement que l'orientalisme moderne a été l'un des aspects de l'impérialisme et du colonialisme, ce n'est pas dire quelque chose de très contestable. (...) La précision, la science et même l'imagination de la reconstruction [d'une langue orientale] peuvent préparer la voie pour ce que les armées, les administrations et les bureaucraties feront plus tard sur le terrain, en Orient. En un sens, la justification de l'orientalisme n'est pas seulement dans ses réussites intellectuelles ou artistiques, mais dans l'efficacité, l'utilité, l'autorité qu'il aura par la suite. »¹

On l'a dit de mille manières : les entreprises qui ont œuvré, à travers les siècles, à étudier, à explorer et à représenter les mondes de l'Orient musulman, ont été infiniment diverses. Qu'elles aient entretenu des relations actives – d'ailleurs multiformes – avec l'impérialisme de l'Occident est une évidence. Comment en serait-il autrement ? Mais il est absurde d'en déduire qu'elles se réduisaient toutes à préparer, servir et prolonger, politiquement et militairement, la conquête coloniale.

Pourtant, force est de constater qu'*Orientalism* est devenu et reste un livre culte, arrivé à point pour toute une génération en quête de réévaluations historiques. Il constitue même un succès de librairie exceptionnel pour un livre de sciences sociales : constamment réédité, il a été traduit à ce jour en trente-cinq langues. Le plus surprenant dans cette affaire, c'est qu'il se soit de la sorte imposé durablement dans le champ de la recherche, sans être disqualifié par les innombrables réponses critiques

venues de toutes les disciplines appliquées aux mondes orientaux. Elles n'émanaient pas seulement de savants qui, comme Bernard Lewis, avaient marqué un engagement partisan en faveur de l'État d'Israël. Parmi les critiques les plus virulents, il y eut notamment, en France, Jacques Berque et Maxime Rodinson, des personnalités scientifiques de haut rang qui ont toujours manifesté leur sympathie pour la cause arabe. Du côté anglo-saxon, directement interpellé, des voix s'élevèrent également qui étaient peu suspectes de corporatisme : de la profession des orientalistes d'ailleurs, on ne voyait plus nettement le contour, bousculée comme elle l'avait été par les reclassements profonds qui avaient suivi les décolonisations.

De l'histoire à l'idéologie

Le fait est que, d'où qu'elles vinrent, les critiques étaient argumentées. Elles s'appuyaient même sur une érudition en regard de laquelle Edward Saïd faisait figure de néophyte. Pourtant, *Orientalism* n'a jamais donné lieu à débat parce que Saïd n'a jamais cédé un pied sur son argumentaire, ni même, comme l'a bien noté récemment Robert Erwin, introduit corrections et nuances au cours des rééditions ultérieures de son texte. Car entretemps, il avait dépacé la cible de son action, situant la controverse sur un terrain proprement politique, celui de la défense de la cause palestinienne et, au-delà, de la cause arabe. Replié sur cette position, il rejetait sur les autres l'accusation que l'on pouvait singulièrement lui appliquer à lui-même, à savoir d'être partiel et partial.

Saïd, qui ne manque ni de culture ni de perspicacité, a vite compris que sa place dans l'espace universitaire tenait au fait qu'il incarnait une thèse et que celle-ci, pour exister, devait être sans failles. Parti d'une analyse livresque des idées communes lisibles à travers les productions littéraires et savantes, il a déplacé son analyse du terrain trop incertain de l'histoire (un récit conté par un idiot, plein de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien) à celui des idéologies, faciles à se reproduire à l'identique. Dès lors, les choses étaient claires, la conclusion évidente et le succès prévisible : au pays de l'oncle Sam, on aime bien les idées simples.

Edward Saïd a-t-il été victime, comme il se plaisait à le dire, d'une conjuration de dévots inspirés par le projet de le détruire ? On ne peut pas dire qu'il ait été bâillonné dans l'expression et la diffusion de sa pensée. Toute sa vie s'inscrit dans des filières d'excellence. Il fait le gros de sa carrière comme enseignant vedette d'une des plus grandes universités du pays, Columbia, à New York. Ses livres, largement diffusés en éditions de poche, figurent parmi les usuels des programmes de sciences sociales. Ils ont inspiré le mouvement des « *post-colonial studies* » puis des « *subaltern studies* », où se reconnaissent, sur le modèle des études féministes, les minorités revendiquant une histoire



« **Marcos Botzaris**, portrait imaginaire d'un héros de la résistance grecque à l'Empire ottoman » par Jean-Léon Gérôme, 1874.

Edward Saïd
L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident
Seuil, 1980 (préf. de Tzvetan Todorov) ;
1997 (préf. de Claude Wauthier)

Edward Saïd
Culture et Impérialisme
Fayard/Le Monde
diplomatique, 2000

Edward Saïd
À contre-voie : mémoires
Le Serpent à plumes,
2002

Edward Saïd
Et Daniel Barenboïm
Parallèles et paradoxes : explorations musicales et politiques, entretien
Le Serpent à plumes,
2003

Moustafa Bayoumi
Et Andrew Rubin (eds)
The Edward Saïd Reader
Vintage, New York, 2000
Sélection d'articles et extraits d'ouvrages de l'auteur parus entre 1966 et 1999

Robert Irwin
For Lust of Knowing. The Orientalists and their Enemies
Allen Lane (Penguin),
Londres, 2006

spécifique. Ses interventions, en particulier ses débats homériques avec Bernard Lewis (de grands moments de la vie intellectuelle américaine), ont été publiés dans les périodiques les plus prestigieux. Même en France, pourtant frileuse en traductions, dix de ses ouvrages sont aujourd'hui disponibles ; son *Orientalism* fut traduit quasi instantanément (1980) et ses moindres interventions reprises régulièrement comme articles-événements dans *Le Monde* ou *Le Monde Diplomatique*.

L'incarnation du destin d'une génération

Pour autant, il est vrai qu'Edward Saïd, en raison même de sa notoriété, a souffert de mises en cause personnelles. À cause de son parcours biographique, que l'on savait plus tortueux que ses positions, il a été l'objet d'attaques visant à le disqualifier politiquement. De fait, n'est-ce pas dans cette biographie, plus que dans une démarche purement académique, que l'on doit chercher les raisons de ses prises de positions ?

Il devait lui-même en donner la clé, à travers ce vrai grand livre d'histoire que constituent ses mémoires. Car *Out of Time* (traduit en français sous le titre *À Contre-voie*) va bien au-delà de la justification. Il y a beaucoup à apprendre là sur les processus de radicalisation identitaire qui ont marqué l'après-1967, et sur la façon dont s'est



© D. R.

« Nous ne savons pas quel pouvoir dominera le monde au deuxième millénaire ni à quels empires nouveaux nos descendants seront soumis. Les voyageurs des XVII^e ou XVIII^e siècles ne savaient pas davantage que l'Europe construirait des systèmes coloniaux dans les régions qu'ils visitaient. On doit donc se garder d'une vision téléologique qui fait trouver dans un passé toujours plus reculé les prodromes d'une expansion qui ne pouvait se produire qu'à un moment précis de l'histoire, et pour une durée dont les limites peuvent elles aussi être marquées. Il y aurait quelque anachronisme et une erreur de méthode – le vertige des origines, le mirage évolutionniste que dénonçaient Marc Bloch et Lucien Febvre – à vouloir faire à tout prix des auteurs de relations de voyage les pionniers de l'aventure coloniale et des idéologies qui l'ont soutenue ; à postuler pour l'ensemble de la production littéraire consacrée aux cultures non européennes une continuité et une homogénéité qu'elles ne pouvaient présenter. »

Lucette Valensi, Préface à Peyssonnel, *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger 1724-1725*, Paris, La Découverte, 1987, p. 8

construite la position politique qui allait être la sienne. Non, il n'est pas né dans un camp palestinien. Mais, issu de la haute bourgeoisie cosmopolite, il a vécu avec une vraie douleur d'avoir été, à l'heure de la montée de la cause nationale arabe, prénommé comme le roi d'Angleterre.

La vérité d'Edward Saïd, on ne la trouve pas dans ses thèses, mais dans son parcours, qui est concret et complexe. Spécialiste de littérature anglaise conduit, après tant d'autres ressortissants du monde de l'Islam, à étudier la façon dont la littérature s'était ouverte aux mondes de l'Orient, comme l'avait fait par exemple Moenis Taha Hussein, il décida d'en subvertir la formule humaniste. Assigné à un retour au monde de ses origines, alors en plein soulèvement, il en épousa les causes. Apprenant tard l'arabe, sans pouvoir en faire véritablement une langue de travail, il s'institue comme le représentant d'une cause nationale, et de façon d'autant plus intransigeante qu'il occupait là une position pour le moins marginale. De fait, avec les aléas de son histoire et de ses choix, il en vient à incarner le destin d'une génération.

Cette vague le porta à une sorte de consécration. Le courage et la rigueur avec lesquels il affronta le choc du 11-Septembre forcent le respect. Mais plus que cet ultime combat, alors même qu'il luttait contre une maladie qui s'attaquait symboliquement à son sang, ce sont ses fragilités qui me le rendent proche et attachant. Pianiste et mélomane, s'il se montrait sectaire en littérature, il n'était pas sans faiblesse pour la grandeur de la musique, qui lui paraissait toucher, ses dialogues avec Daniel Barenboïm en témoignent, à l'universel. De là son indulgence coupable à l'égard d'*Aïda*, qui fut pourtant en son temps une œuvre commandée pour les cérémonies d'inauguration du canal de Suez. Il me plait d'imaginer que c'est à entendre les trompettes de Verdi, et peut-être aussi le grand air de Nabucco qui avait porté d'autres grandes causes nationales, qu'il puisa un jour l'enthousiasme d'adhérer à la révolution des Arabes. ●

François Pouillon

est directeur d'études à l'EHESS

« **Le Charmeur de serpents** » de Jean-Léon Gérôme, 1880. Ce chef-d'œuvre de l'art pompier sert d'illustration à l'édition américaine d'« *Orientalism* ». Clark Art Institute, Williamstown, Massachusetts.

Page suivante : **Costume du grand prêtre** pour « *Samson et Dalila* », opéra de Camille Saint-Saëns, Paris, 1877. Dessin de Charles Betout.